

nastie régnante cherche à consolider sa domination en Mongolie. Les filles et les plus proches parentes de l'empereur, passant dans les familles princières de la Tartarie, contribuent à entretenir entre les deux peuples des relations pacifiques et bienveillantes. Cependant ces princesses conservent toujours une grande prédilection pour la pompe et l'éclat de la cour impériale. A la longue, la vie triste et monotone du désert les fatigue, et bientôt elles ne soupirent plus qu'après les brillantes fêtes de Péking. Pour obvier aux inconvénients que pourraient entraîner leurs fréquents voyages à la capitale, on a fait un règlement très-sévère, pour modérer l'humeur coureuse de ces princesses. D'abord, pendant les dix premières années qui suivent leur mariage, il leur est interdit de venir à Péking, sous peine de retranchement de la pension annuelle que l'empereur alloue à leurs maris. Ce premier temps étant écoulé, on leur accorde la permission de faire quelques voyages; mais jamais elles ne peuvent suivre en cela leur caprice. Un tribunal est chargé d'examiner leurs raisons de quitter momentanément leur famille. Si on les juge valables, on leur accorde un certain nombre de jours, après lesquels il leur est enjoint de s'en retourner dans la Tartarie. Pendant leur séjour à Péking, elles sont entretenues aux dépens de l'empereur, conformément à leur dignité.

Les plus élevés dans la hiérarchie des princes mongols sont les *Thsin-Wang* et les *Kiun-Wang*. Leur titre équivalait à celui de roi. Au-dessous d'eux viennent les *Peilé*, les *Beïssé*, les *Koung* de première et de seconde classe, et les *Dchassak*. Ils pourraient être comparés à nos anciens ducs, comtes, barons, etc. Nous avons déjà

dit que les princes mongols sont tenus à certaines redevances envers l'empereur; mais la valeur en est si minime, que la dynastie manchoue ne peut y tenir qu'à cause de l'effet moral qui peut en résulter. A considérer la chose matériellement, il serait plus vrai de dire que les Manchous sont tributaires des Mongols; car pour un petit nombre de bestiaux qu'ils en reçoivent, ils leur donnent annuellement d'assez fortes valeurs en argent, en étoffes de soie, en habillements confectionnés, et en divers objets de luxe et de décoration, tels que globules, peaux de zibeline, plumes de paon, etc. Chaque *Wang* de premier degré reçoit annuellement 2,500 onces d'argent, — environ 20,000 fr., — et quarante pièces d'étoffes de soie. Tous les autres princes sont rétribués suivant le titre qu'ils tiennent de l'empereur. Les *Dchassak* reçoivent tous les ans 100 onces d'argent et quatre pièces de soie.

Il existe certaines lamaseries dites impériales, où chaque Lama, en obtenant le grade de *Kelon*, doit offrir à l'empereur un lingot d'argent de la valeur de cinquante onces; son nom est ensuite inscrit à Péking sur le registre du clergé impérial, et il a droit à la pension qu'on distribue annuellement aux Lamas de l'empereur. On comprend que toutes ces mesures, très-propres à flatter l'amour-propre et la cupidité des Tartares, ne doivent pas peu contribuer à entretenir leurs sentiments de respect et de soumission envers un gouvernement qui met tant de soin à les caresser.

Cependant les Mongols du pays des Khalkhas ne paraissent pas être fort touchés de toutes ces démonstrations; ils ne voient dans les Manchous qu'une race rivale, en

possession d'une proie qu'eux-mêmes n'ont jamais cessé de convoiter. Souvent nous avons entendu des Mongols Khalkhas tenir sur le compte de l'empereur manchou les propos les plus inconvenants et les plus séditeux. — Ils dépendent, disent-ils, du seul Guison-Tamba, du saint par excellence, et non pas de *l'homme noir* qui siège sur le trône de Péking. — Ces redoutables enfants de Tchinggiskhan paraissent couvrir encore au fond de leurs cœurs des projets de conquête et d'envahissement : ils n'attendent, dirait-on, que le signal de leur grand Lama, pour marcher droit sur Péking, et reconquérir un empire qu'ils croient leur appartenir, par la seule raison qu'ils en ont été autrefois les maîtres.

Les princes mongols exigent de leurs sujets ou esclaves certaines redevances qui consistent en moutons. Voici la règle absurde et injuste d'après laquelle ces redevances doivent se payer.

Le propriétaire de cinq bœufs, et au delà, doit donner un mouton ; le propriétaire de vingt moutons doit en donner un ; s'il en possède quarante, il en donne deux ; mais on ne peut rien exiger de plus, quelque nombreux que soient les troupeaux. Comme on voit, ce tribut ne pèse réellement que sur les pauvres ; les riches peuvent posséder un très-grand nombre de bestiaux, sans être obligés de donner jamais plus de deux moutons en redevance.

Outre ces tributs réguliers, il en est d'autres que les princes ont coutume de prélever sur leurs esclaves, dans certaines circonstances extraordinaires : par exemple, pour des noces, des enterremens et des voyages lointains. Dans ces occasions, chaque décurie, ou réunion

de dix tentes, est obligée de fournir un cheval et un chameau. Tout Mongol qui possède trois vaches doit donner un seau de lait ; s'il en possède cinq, un pot de *koumis* ou vin de lait fermenté. Le possesseur d'un troupeau de cent moutons fournit un tapis de feutre ou une couverture de yourte ; celui qui nourrit au moins trois chameaux doit fournir un paquet de longues cordes pour attacher les bagages. Du reste, dans un pays où tout est soumis à l'arbitraire du chef, ces règles, comme on peut bien penser, ne sont jamais strictement observées : quelquefois les sujets en sont dispensés, et quelquefois aussi on exige d'eux bien au delà de ce que la loi leur demande.

Le vol et le meurtre sont très-sévèrement punis chez les Mongols ; mais les individus lésés, ou leurs parents, sont obligés de poursuivre eux-mêmes le coupable devant la justice. L'attentat le plus grand demeure impuni, si personne ne se porte comme accusateur. Dans les idées des peuples à moitié civilisés, celui qui porte atteinte à la fortune ou à la vie d'un homme est censé avoir commis seulement une offense privée, dont la réparation doit être poursuivie, non par la société, mais par la personne lésée ou par sa famille. Ces notions grossières du droit sont les mêmes en Chine et dans le Thibet. On sait que Rome non plus n'en avait pas d'autres avant l'établissement du christianisme, qui a fait prévaloir le droit de la communauté sur celui de l'individu.

La Mongolie est d'un aspect généralement triste et sauvage ; jamais l'œil n'est récréé par le charme et la variété des paysages. La monotonie des steppes n'est

entrecoupée que par des ravins, de grandes déchirures de terrain, ou des collines pierreuses et stériles. Vers le nord, dans le pays des Khalkhas, la nature paraît plus vivante; des forêts de haute futaie décorent la cime des montagnes, et de nombreuses rivières arrosent les riches pâturages des plaines; mais durant la longue saison de l'hiver, la terre demeure ensevelie sous une épaisse couche de neige. Du côté de la grande muraille, l'industrie chinoise se glisse comme un serpent dans le désert. Des villes commencent à s'élever de toute part; la *Terre des herbes* se couronne de moissons, et les pasteurs mongols se voient peu à peu refoulés vers le nord par les empiétements de l'agriculture.

Les plaines sablonneuses occupent peut-être la majeure partie de la Mongolie; on n'y rencontre jamais un seul arbre; quelques herbes courtes, cassantes, et qui semblent sortir avec peine de ce sol infécond; des épines rampantes, quelques maigres bouquets de bruyères, voilà l'unique végétation, les seuls pâturages du *Gobi*. Les eaux y sont d'une rareté extrême. De loin en loin on rencontre quelques puits profonds, creusés pour la commodité des caravanes qui sont obligées de traverser ce malheureux pays.

En Mongolie, on ne rencontre jamais que deux saisons dans l'année: neuf mois sont pour l'hiver, et trois pour l'été. Quelquefois les chaleurs sont étouffantes, surtout parmi les steppes sablonneuses; mais elles ne durent que quelques journées. Les nuits pourtant sont presque toujours froides. Dans les pays mongols cultivés par les Chinois, en dehors de la grande muraille, tous les travaux de l'agriculture doivent être bâclés dans l'espace

de trois mois. Quand la terre est suffisamment dégelée, on laboure à la hâte peu profondément, ou plutôt on ne fait qu'écorcher avec la charrue la superficie du terrain; puis on sème aussitôt le grain: la moisson croît avec une rapidité étonnante; en attendant qu'elle soit parvenue à une maturité convenable, les agriculteurs sont incessamment occupés à arracher les mauvaises herbes qui encombrant les champs. A peine a-t-on coupé la récolte, que l'hiver arrive avec son froid terrible; c'est pendant cette saison qu'on bat la moisson. Comme la froidure fait de larges crevasses au terrain, on répand de l'eau sur la surface de l'aire: elle gèle aussitôt, et procure aux travailleurs un emplacement toujours uni et d'une admirable propreté.

Le froid excessif qui règne en Mongolie, peut être attribué à trois causes, savoir: la grande élévation du sol, les substances nitreuses dont il est fortement imprégné, et le défaut presque général de culture. Dans les endroits que les Chinois ont défrichés, la température s'est élevée d'une manière remarquable: la chaleur va toujours croissant, pour ainsi dire d'année en année, à mesure que la culture avance; certaines céréales, qui, au commencement, ne pouvaient pas prospérer à cause du froid, mûrissent maintenant avec un merveilleux succès.

La Mongolie, à cause de ses vastes solitudes, est devenue le séjour d'un grand nombre d'animaux sauvages. On y rencontre presque à chaque pas des lièvres, des faisans, des aigles, des chèvres jaunes, des écureuils gris, des renards et des loups. Il est à remarquer que les loups de la Mongolie attaquent plus volontiers les hommes que

les animaux : on les voit quelquefois traverser au galop d'innombrables troupeaux de moutons, sans leur faire le moindre mal, pour aller se précipiter sur le berger. Aux environs de la grande muraille, ils se rendent fréquemment dans les villages tartaro-chinois, entrent dans les fermes, dédaignent les animaux domestiques qu'ils rencontrent dans les cours, et vont jusque dans l'intérieur des maisons choisir leurs victimes ; presque toujours ils les saisissent au cou, et les étranglent sans pitié. Il n'est presque pas de village en Tartarie, où chaque année on n'ait à déplorer des malheurs de ce genre ; on dirait que les loups de ces contrées cherchent à se venger spécialement contre les hommes, de la guerre acharnée que leur font les Tartares.

Le cerf, le bouquetin, le cheval hémione, le chameau sauvage, l'yak, l'ours brun et noir, le lynx, l'once et le tigre fréquentent les déserts de la Mongolie. Les Tartares ne se mettent jamais en route que bien armés d'arcs, de fusils et de lances.

Quand on songe à cet affreux climat de la Tartarie, à cette nature toujours sombre et glacée, on serait tenté de croire que les habitants de ces contrées sauvages sont doués d'un naturel extrêmement dur et féroce ; leur physionomie, leur allure, le costume dont ils sont revêtus, tout semblerait d'ailleurs venir à l'appui de cette opinion. Le Mongol a le visage aplati, les pommettes des joues saillantes, le menton court et retiré, le front fuyant en arrière, les yeux petits, obliques, d'une teinte jaunâtre et comme tachés de bile, les cheveux noirs et rudes, la barbe peu fournie, la peau d'un brun très-foncé et d'une grossièreté extrême. Il est d'une taille médiocre ;

mais ses grandes bottes en cuir et sa large robe en peau de mouton semblent lui raccourcir le corps, et le font paraître petit et trapu. Pour compléter ce portrait, il faut ajouter une démarche lourde et pesante, et un langage dur, criard et tout hérissé d'affreuses aspirations. Malgré ces dehors âpres et sauvages, le Mongol a le caractère plein de douceur et de bonhomie ; il passe subitement de la gaieté la plus folle et la plus extravagante à un état de mélancolie qui n'a rien de rebutant. Timide à l'excès dans ses habitudes ordinaires, lorsque le fanatisme ou le désir de la vengeance viennent à l'exciter, il déploie dans son courage une impétuosité que rien n'est capable d'arrêter ; il est naïf et crédule comme un enfant : aussi aime-t-il avec passion les anecdotes et les récits merveilleux. La rencontre d'un Lama voyageur est toujours pour lui une bonne fortune.

L'aversion du travail et de la vie sédentaire, l'amour du pillage et de la rapine, la cruauté, les débauches contre nature, tels sont les vices qu'on s'est plu généralement à attribuer aux Tartares-Mongols. Nous sommes très-portés à croire que le portrait qu'en ont fait les anciens écrivains n'a pas été exagéré ; car on vit toujours ces hordes terribles, au temps de leurs gigantesques conquêtes, traînant à leur suite le meurtre, le pillage, l'incendie et toute espèce de fléaux. Cependant les Mongols sont-ils encore aujourd'hui tels qu'ils étaient autrefois ? Nous croyons pouvoir affirmer le contraire, du moins en grande partie. Partout où nous les avons vus, nous les avons toujours trouvés généreux, francs, hospitaliers, inclinés, il est vrai, comme des enfants mal élevés, à dérober de petits objets de curiosité, mais nullement

habitué à ce qu'on appelle le pillage et le brigandage. Pour ce qui est de leur aversion pour le travail et la vie sédentaire, ils en sont toujours au même point ; il faut aussi convenir que leurs mœurs sont très-libres, mais il y a dans leur conduite plus de laisser aller que de corruption ; on trouve rarement chez eux ces débauches effrénées et brutales, auxquelles sont si violemment adonnés les Chinois.

Les Mongols sont étrangers à toute espèce d'industrie ; des tapis de feutre, des peaux grossièrement tannées, quelques ouvrages de couture et de broderie ne valent pas la peine d'être mentionnés. En revanche, ils possèdent en perfection les qualités des peuples pasteurs et nomades ; ils ont les sens de la vue, de l'ouïe et de l'odorat prodigieusement développés. Le Mongol est capable d'entendre à une distance très-éloignée le trot d'un cheval, de distinguer la forme des objets, et de sentir l'odeur des troupeaux et la fumée d'un campement.

Bien des tentatives ont déjà été faites pour propager le christianisme chez les peuples tartares, et on peut dire qu'elles n'ont pas été toujours infructueuses. Sur la fin du huitième siècle et au commencement du neuvième, Timothée, patriarche des nestoriens, envoya des moines prêcher l'Évangile chez les Tartares *Hioung-Nou*, qui s'étaient réfugiés sur les bords de la mer Caspienne. Plus tard ils pénétrèrent dans l'Asie centrale, et jusqu'en Chine. Du temps de Tchinggiskhan et de ses successeurs, des Missionnaires franciscains et dominicains furent envoyés en Tartarie. Les conversions furent nombreuses ; des princes mêmes, dit-on, et des empereurs

se firent baptiser. Mais on ne peut entièrement ajouter foi aux ambassades tartares, qui, pour attirer plus facilement les princes chrétiens de l'Europe dans une ligue contre les Musulmans, ne manquaient jamais de dire que leurs maîtres avaient été baptisés, et faisaient profession du christianisme. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'au commencement du quatorzième siècle, le pape Clément V érigea à Péking un archevêché en faveur de Jean de Montcorvin, Missionnaire franciscain, qui évangélisa les Tartares pendant quarante-deux ans. Il traduisit en langue mongole le Nouveau Testament et les Psaumes de David, et laissa en mourant une chrétienté très-florissante. On trouve à ce sujet des détails très-curieux, dans le *Livre de l'estat du Grant Caan* (1), extraits d'un manuscrit de la Bibliothèque nationale, et publiés dans le *Nouveau Journal Asiatique* (2), par M. Jacquet, savant orientaliste. Nous pensons qu'on nous saura gré d'en reproduire ici quelques fragments.

DES FRERES MENEURS

QUI DEMEURENT EN CE PAYS DE CATHAY (Chine).

« En la ditte cite de Cambalech (3) fu uns archeuesques, qui auoit nom Frere Iehan du Mont Curuin de l'Ordre des Freres Meneurs, et y estoit legas en-

(1) Cette compilation date du quatorzième siècle, et a été faite par ordre du pape Jean XXII.

(2) *Nouveau Journal Asiatique*, tom. VI, pag. 68, 69, 70, 71.

(3) *Cambalech*, mot mongol qui signifie palais de l'empereur. C'est le nom qu'on donnait à Péking, sous la dynastie mongole des *Yuen*.

« uoiez du pape Clement (1). Cilz archeuesques fist
 « en celle cite dessus ditte trois lieux de Freres Meneurs,
 « et sont bien deux lieues loings ly uns de l'autre. Il en
 « fist aussy deux autres en la cite de Racon qui est bien
 « loings de Cambalech, le voiaige de trois mois, et est
 « dencoste la mer. Esquelz deux lieux furent deux
 « Freres Meneurs euesques. Ly uns eut nom Frere
 « Andrieu de Paris, et ly autres ot nom Frere Pierre
 « de Florense. Cilz freres Iehans larceuesque conuert
 « la moult de gens a la foy Ihesucrist. Il est homs de
 « tres honneste vie et agreable a Dieu et au monde et
 « très bien auoit la grace de l'empereur. Ly empereres
 « lui faisoit tousiours et a toute sa gent aministrer toutes
 « leurs necessitez, et moult le amoient tous crestiens et
 « paiens. Et certes il eust tout ce pays conuert a la foi
 « crestienne et catholique, se ly Nestorin faulx cres-
 « tiens et mecreans ne le eussent empechiet et nuist. Ly
 « dis arceuesques ot grant paine pour ces Nestorins ra-
 « mener à la obediencia de nostre mere sainte Eglise de
 « Romme. Sans laquelle obediencia il disoit que ilz ne
 « pouoient estre sauue : et pour ceste cause ces Nes-
 « torin scismas auoient grant enuie sur lui. Cilz arceues-
 « ques comme il plot a Dieu est nouvellement trespassez
 « de cesiècle. A son obsequie et a son sepulture, vinrent
 « tres grant multitude de gens crestiens et de paiens, et
 « desciroient ces paiens leurs robes de dueil, ainsi que
 « leur guise est. Et ces gens crestiens et paiens pristrent
 « en grant deuocion des draps de larceuesque et le fin-
 « rent a grant reuerence et pour relique. La fu il en-

(1) Clément V.

« seuelis moult hounorablement a la guise des fia-
 « bles (1) crestiens. Encore uisete en le lieu de sa
 « sepulture a moult grant deuocion.

DES NESTORINS CRESTIENS SCISMAS QUI LA DEMEURENT.

« En la ditte cite de Cambalech a une maniere de
 « crestiens scismas que on dit Nestorins. Ilz tiennent la
 « maniere et la guise des Griex (2) et point ne sont
 « obeissant à la sainte Eglise de Romme. Mais ilz sont
 « de une autre secte, et trop grant enuie ont sur tous
 « les crestiens catholiques qui la sont obeissant loyau-
 « ment a la sainte Eglise dessus ditte : et quant cilz ar-
 « ceuesque dont par cy-deuant auons parle ediffia ces ab-
 « baies de Freres Meneurs dessus dites, cil Nestorin de
 « nuit le destruisoient, et y faisoient tout le mal que ilz
 « pouoient. Car ilz ne osoient audit arceuesque ne a ses
 « Freres ne aux autres fiables crestiens mal faire en pu-
 « blique ne en appert, pour ce que ly empereres les
 « amoit et leur monstroient signe d'amoour. Ces Nestorins
 « sont plus de trente mille demourans au dit empire de
 « Cathay, et sont tres-riche gent. Mais moult dou-
 « btent (3) et crieient les crestiens. Ilz ont eglises tres-
 « belles et tres-devotes avec croix et ymaiges en hon-
 « neur de Dieu et des Sains. Ilz ont du dit emperereur
 « plusieurs offices. Et de lui ont ilz grandes procura-
 « cions (4), dont on croit que se ilz se voulsissent ac-
 « corder et estre tout a un avec ces Freres Meneurs, et
 « avec ces autres bons crestiens qui la demeurent en ce

(1) Fiables, fidèles. — (2) Griex, Grecs. — (3) Doubtent, redoutent.
 — (4) Procurations, privilèges.

« pays, ils conuertiroient tout ce pays et ces empereres
« a la uraie foy.

DE LA GRANT FAUEUR

QUE LE GRANT KAAAN A A CES CRESTIENS DESSUS DIS.

« Le Grant Kaan soustient les crestiens qui en ce dit
« royaume sont obeissant a la sainte Eglise de Romme,
« et leur fait pourvoir toutes leurs necessitez ; car il a
« a eulx tres-grant deuocion, et leur montre tres-grant
« amour. Et quant ils lui requierent ou demandent au-
« cune chose pour leurs églises, leurs croix ou leurs
« saintuaires rappareiller a lonneur de Ihesucrist, moult
« uolentiers leur ottoie. Mais quil prient a Dieu pour
« lui et pour sa sante, et espécialement en leurs ser-
« mons. Et moult uolentiers ot et veult que tous prient
« pour lui. Et tres-uolentiers seuffre et soustient que
« les Freres preschent la foy de Dieu es eglises des
« paiens lesquelles ils appellent *vritanes*. Et aussi uo-
« lentiers seuffre que les paiens uoient oir le presche-
« ment des Freres. Sy que cil paien y uont moult uo-
« lentiers, et souuent a grand deuocion, et donnent aux
« Frères moult aumosnes, et aussy cilz empereres preste
« et enuoyé moult uolentiers ses gens en secours et
« en suscide des crestiens quant ilz en ont affaire et
« quant ilz le reqerent a lempereur. »

Tant que les Tartares demeurèrent maîtres de la
Chine, le christianisme ne cessa pas de faire des progrès
dans l'empire. Aujourd'hui, il faut le dire avec douleur,
on ne retrouve pas en Mongolie le moindre vestige de

tout ce qui a été fait dans les siècles passés, en faveur
de ces peuples nomades. Cependant, nous en avons la
confiance, la lumière de l'Évangile ne tardera point à
luire de nouveau à leurs yeux. Le zèle des Européens
pour la propagation de la foi hâtera l'accomplissement
de la prophétie de Noé. Des Missionnaires, enfants de
Japheth, dilateront leur courage et leur dévouement ;
ils voleront au secours des enfants de Sem, et s'estime-
ront heureux de pouvoir passer leurs jours sous la tente
mongole... *Dilatet Deus Japheth, et habitet in taberna-
culis Sem.* — GENES., cap. 9, v. 27.

FIN DU TOME PREMIER.